

dans notre position respective, pour qu'elle ne me scût pas gré de tout ce que j'employerois pour la vaincre. Mais les libertés par lesquelles je commençai, toutes modérées qu'elles étoient, trouverent une résistance si sérieuse, & elle parut même s'en indigner si vivement, que je ne crus pas devoir la presser davantage. Ce n'étoit assurément pas qu'elle ne m'aimât, & avec une tendresse extrême; mais elle n'avoit affaire qu'à l'amour: & ce sentiment, tout puissant qu'il est, n'a pas sur les femmes telles que Madame de Suffolck, l'empire que le caprice ou les sens ont sur les autres. Je n'assurerois cependant pas, que si elle avoit permis que je fusse resté auprès d'elle plus long-tems, sa vertu, tout en gémissant de son malheur, ne m'eût pas cédé la victoire. Soit qu'elle le craignît, soit seulement qu'elle eût prît des engagements avec Madame de Buckingham qu'elle me dit qu'elle attendoit, elle voulut absolument que je la laissasse seule, & je fus enfin forcé de lui obéir.

Il est, au reste, inutile que je vous dise, qu'avant que de nous séparer, nous nous arrangeâmes pour nous voir le lendemain. J'aurois bien voulu lui

proposer de venir dans une de mes petites maisons; mais la solitude l'auroit là plus effrayée que chez elle; elle m'auroit supposé contre elle des projets qui l'auroient alarmée, & je crus ne devoir pas troubler la sécurité dans laquelle elle paroissoit être à cet égard. Je n'étois pas d'ailleurs assez amoureux pour que les délais qu'elle pourroit vouloir prendre me rendissent malheureux à un certain point; & je voulois bien lui laisser la satisfaction de mettre dans sa chute toute la décence & la dignité qui pouvoient la satisfaire.

LETTRE HUITIEME.

JE vous ai dit, mon cher duc, que j'avois prié la tendre comtesse de Rindsey de vouloir bien se trouver le soir à la comédie; & vous savez trop combien, par les bontés dont elle venoit de me combler, elle me devoit d'égards, pour que vous puissiez croire qu'une priere qui ne lui prouvoit que le singulier plaisir que je trouvois à la voir fût rejetée; mais avant que de m'y rendre, j'allai au café prendre Buttington, à

442 LES HEUREUX
qui j'y avois donné rendez-vous. Je n'avois pas eu le tems de lui détailler mon bonheur ; & je ne voulois pas qu'un ami si fidele en ignorât aucune particularité. Ce fut, du moins, ce qui d'abord se présenta à mon esprit ; mais quelques réflexions que je fis en allant le chercher me déterminèrent à n'être pas avec lui sur cet article de la dernière sincérité. Je n'avois pas de quoi me vanter de cette conquête ; & quoique je n'eusse pas à me reprocher d'y avoir été trompé, je ne m'en sentois pas moins humilié que si mon imagination m'en eût exagéré les charmes, & qu'en conséquence je l'eusse vivement poursuivie. Ma vanité me déterminâ donc à la peindre en beau à mon confident. J'avois d'ailleurs remarqué qu'à mesure que sur mes récits, il trouvoit de quoi estimer moins Madame de Rindsey, il prenoit pour elle une sorte de goût. Peut-être même lui en inspireroit-elle depuis long-tems, & qu'effrayé de sa réputation, & de ce maintien modeste, qui faisoient croire qu'elle étoit une des femmes d'Angleterre qu'il étoit le plus inutile d'attaquer, il ne s'étoit pas trouvé à lui-même qu'il la trouvoit aimable. S'il n'osoit pas se pro-

ORPHELINS. 443
mettre auprès d'elle des succès aussi rapides que les miens, je lui avois du moins prouvé qu'elle n'étoit pas inexpugnable. Eh ! qui sçait si depuis mon succès il ne se reprochoit pas sa timidité, & s'il ne croyoit pas qu'avec la même audace il auroit eu le même bonheur ? Nous convenons difficilement avec nous-mêmes de la supériorité des autres ; & Buttington pouvoit intérieurement se dédommager de celle qu'en public il étoit forcé de m'accorder sur lui. S'il ne pouvoit se déguiser que ma figure plaisoit plus que la sienne, & qu'on me trouvoit plus d'esprit qu'à lui, ne pouvoit-il pas, en même tems, penser qu'on lui faisoit injustice, ou croire qu'il remplaçoit par des qualités plus solides & plus dignes d'estime, ce qui lui manquoit à cet égard. Quelles ressources ne trouvons-nous pas dans notre amour-propre ; & quel est le flatteur assez vil & assez audacieux pour oser nous dire de nous ce que nous nous en disons nous-mêmes ? J'avoue qu'il m'avoit toujours parlé d'elle de façon à ne pas justifier les idées que j'avois ; mais je l'avois vu plus d'une fois la regarder avec cette attention sérieuse & réfléchie que nous n'avons que

pour ce qui nous plaît; & c'est toujours plus dans nos yeux que dans nos discours qu'il faut chercher la véritable impression que fait sur nous l'objet qui s'y présente.

Je n'ignorois pas non plus que, moins vicieux par goût que par air, il commençoit à se lasser de ces parties d'éclat qui lui faisoient dans Londres beaucoup plus de tort qu'elles ne lui donnoient de plaisir, & qu'il auroit désiré que de plus convenables liaisons que celles qu'il y avoit formées jusques-là eussent rétabli sa réputation. S'il y avoit en Angleterre peu de femmes moins estimables que Madame de Rindsey, il n'y en avoit pas qui, en apparence, se conduffissent mieux, que l'on y estimât davantage, & de qui la tendresse pût lui faire plus d'honneur. Mais aussi, le moyen qu'une femme qui donnoit tant aux dehors s'engageât avec un homme aussi universellement décrié que lui. Ce qui auroit réhabilité l'un, auroit indubitablement perdu l'autre. Ce sont, à la vérité, des choses qui arrêtent rarement une femme lorsqu'elle aime; mais qui l'empêchent de se livrer lorsque le goût n'est que médiocre, & qu'il n'est uniquement question que d'une affaire.

Quel choix, en effet, pour une prude qu'un homme comme Buttington! Ce n'étoit pas que, dans le fond, ses mœurs ne fussent beaucoup plus perverses que les siennes: je suis par principe ce qu'il n'étoit que par air; mais loin de m'afficher comme lui, je scavois les masquer de toutes les vertus que je méprise. Je n'avois même consenti à être de ces soupers qui faisoient tant de bruit, qu'à condition que l'on me garderoit à cet égard le secret le plus profond. Si je n'y avois pas mis plus de retenue, j'en avois du moins banni le scandale; & la foiblesse avec laquelle il s'étoit opposé à cette réforme, avoit achevé de me prouver que les plaisirs qu'il paroïssoit chercher le plus, n'étoient pas ceux qui l'auroient le plus intéressé. Mais les femmes qui ne scavoient pas la violence qu'il se faisoit pour se perdre auprès d'elles, avoient de lui la plus mauvaise opinion; & jamais il ne s'étoit proposé à aucune d'elles, qu'il ne leur eût paru fort ridicule qu'un homme qui mettoit dans ses goûts si peu de décence & de noblesse, osât croire qu'une femme d'un certain genre pût vouloir prendre des arrangemens avec lui. Madame de Rindsey paroïssoit, d'ailleurs,

le haïr personnellement ; mais dans le projet que j'avois formé, c'étoit ce qui m'inquiétoit le moins. Son aversion pour lui n'étoit fondée que sur la façon légère dont il parloit des femmes en général, & sur le peu de cas qu'il lui avoit paru faire de sa vertu, quand il lui avoit donné le sage conseil de se cacher moins qu'elle ne faisoit, du goût qu'elle avoit pour les ouvrages de Rochester. Mais, soit qu'il ne l'eût fait que pour ne pas nuire à mes projets sur elle, soit qu'il n'eût consulté & suivi que son goût, il lui avoit marqué la veille chez Madame de Pembroock tant de considération & même de respect, que je ne doutois pas qu'il n'eût au moins par-là affoibli l'impression que son impertinente légèreté avoit faite sur elle, & qu'il ne fût bien difficile de lui donner de lui d'autres idées. Elle est née douce ; & d'ailleurs, la haine est un sentiment.

Quoique je l'eusse déjà peinte assez en mal à Buttington, je n'étois pas aussi embarrassé de cette première confiance qu'il sembloit que je dusse l'être. J'avois eu alors peu de tems pour m'éclairer, & il pouvoit lui paroître assez simple que j'en eusse bien légèrement décidé. C'étoit, s'il se souvenoit de mes pre-

miers récits, ce que je comptois lui dire, & ce qu'en même tems je ne doutois pas qu'il ne crût. Je l'abordai donc de l'air d'un homme qui a plus d'une raison de se croire heureux, & qui l'est encore plus par ce que vaut en elle même la victoire qu'il vient de remporter, que par l'honneur qu'elle peut lui faire. Je lui peignis Madame de Rindsey si tendre, si remplie de graces dans ses transports, si intéressante quand elle étoit débarrassée de cette enveloppe presbytérienne qui voiloit si désagréablement tous ses charmes aux yeux de tout autre qu'un amant, que Buttington, à qui mes premières peintures n'en avoient pas donné une idée si avantageuse, ne revenoit pas de surprise des différens genres de mérite que je lui attribuois ; & me demandoit, à tout moment, si l'amour ne m'aveugloit pas. Je lui répondis froidement, que ce qui achevoit de me prouver que je n'étois pas né pour ce sentiment, étoit l'indifférence que je conservois avec la femme du monde la plus faite pour la vaincre. Il lui parut extraordinaire que l'on pût paroître si plein d'un bonheur que l'on sentoît si peu ; mais il me fut aisé de le faire convenir que ce qui flatte les sens, n'intéresse pas

448. LES HEUREUX
toujours le cœur. Il ne me l'auroit pas été moins de lui donner des inquiétudes. Je lisois assez dans son cœur par ses questions, par l'impatience que lui cau-
soit le récit que je lui faisois des bontés que Madame de Rindsy avait eues pour moi, & par l'air froid & contraint avec lequel il me félicitoit de mon bonheur, pour lui épargner des tourmens qui étoient inutiles à l'objet que j'avois. Il me demanda enfin, quelles étoient mes idées sur elle, & si je renonçois en sa faveur aux desseins qu'il m'avoit vus sur la duchesse & sur Madame de Pembroock. Je n'eus besoin, pour le convaincre que j'étois bien loin de renoncer à ces mêmes entreprises qu'il avoit tant blâmées, que de lui dire les termes où j'en étois avec Madame de Suffolck. Il lui parut, en effet, difficile que je pusse la sacrifier à Madame de Rindsy. Il se pouvoit qu'il aimât mieux la dernière, mais il ne pouvoit pas se cacher que l'autre ne fût infiniment plus aimable. Sans avoir encore de projet formé sur Madame de Rindsy, sans croire peut-être, qu'il en eût jamais, il ne put, sans une sorte de plaisir, imaginer que je ne la garderois pas long-tems: mais content de l'avoir pénétré, & de lui avoir

ORPHELINS. 449
fait envier mon bonheur, je crus que je devois lui laisser le soin des premières démarches, & que Madame de Rindsy, telle qu'elle étoit, valoit bien la peine qu'il me priât de ne m'en défaire qu'en sa faveur. Sans me dire rien de positif sur cela, il feignit de vouloir deviner qui seroit auprès d'elle mon successeur, & parut croire que ce ne seroit pas un de mes amis particuliers qu'elle choisiroit pour me remplacer. Sa raison pour le craindre étoit qu'elle ne pourroit pas douter que je ne leur eusse fait des confidences qui pouvoient, à quelques égards, la rendre à leurs yeux d'un moindre prix. Mais quoique Buttington ait plus d'usage des femmes que l'on n'en a communément parmi nous, à qui cette sorte d'étude n'a pas encore paru bien nécessaire, ses connoissances se bornent à des idées générales; & vous savez à quel point, & combien souvent on se trompe, lorsqu'on les applique sans cesse aux cas particuliers, & qu'on ne se conduit que d'après elles. Il ignoroit, par exemple, & l'avantage que l'on a sur une femme lorsque l'on connoît ses faiblesses, & combien il augmente lorsqu'elle ne peut pas douter que vous les connoissiez. J'ai, en effet, remarqué &

vous aussi sans doute, que les femmes reglent presque toujours leur résistance sur la façon dont elles sont attaquées, & que l'on abregé bien des choses auprès de celles qui se font quelquefois rendues, en leur montrant, par votre conduite seulement, l'opinion que vous avez d'elles. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être fâchées qu'on ne leur déguise pas l'espérance qu'on a de les vaincre; mais elles ne sçauroient se cacher qu'on ne fait que leur rendre justice, & quelque révoltées qu'elles en puissent être, si d'ailleurs on ne leur déplaît pas, il est bien rare, & peut-être même n'est-il jamais arrivé qu'elles n'aient justifié involontairement l'idée que vous paroissez avoir d'elles.

Mes confidences finies, & le secret de Buttington pénétré, nous allâmes ensemble à la comédie. J'y trouvai Madame de Rindsey dans le même négligé que je lui avois vu le matin. Il ne lui avoit pas été difficile de remarquer qu'elle avoit fait sur moi dans cet état une fort vive impression, & elle l'avoit préféré à une parure qui, en la rendant plus brillante aux yeux des autres, m'auroit peut-être moins séduit. Il étoit dans le fond bien juste que ce jour-là du moins

j'eusse la préférence, & qu'on ne s'occupât que de moi. Nous nous étions bien promis d'être en public de la plus grande circonspection; mais, d'une autre côté, l'idée qu'elle vouloit me donner de la violence de sa tendresse, de l'autre, ma vanité nous firent nous lorgner avec si peu de ménagement que je dois me flatter que notre intelligence ne fut un secret que pour bien peu de gens. Quelques-uns de mes amis vinrent même m'en parler: je niai aux uns, avec toute la mollesse qu'il falloit pour les convaincre, qu'ils ne s'étoient pas trompés, & en confiai le secret à ceux d'entre eux que je croyois le plus faits pour le répandre. Vous reconnoissez là notre usage. Je devois sans doute être ce jour-là heureux à tous égards: Madame de Pembroock étoit à la comédie. Par caprice, car c'étoit son unique règle, elle étoit dans un aussi grand négligé que celui de Madame de Rindsey. Placée dans un endroit assez obscur, & où il ne m'auroit pas été aisé de l'apercevoir, quand même j'aurois sçu qu'elle y étoit, elle eut encore, tant que la pièce dura, son évantail devant ses yeux. Je ne sçais si elle vouloit par-là se réserver la facilité de

452 LES HEUREUX
m'observer, ou se procurer le plaisir d'entendre, sans être obligée d'en rougir, les choses hardies & peu décentes dont cette comédie étoit ornée; mais quelle que fût en cela son intention, ce ne fut qu'à la fin du spectacle que je la reconnus. J'en fus comblé de joie. Plus elle devoit être sûre que je ne l'avois pas vue, moins elle pouvoit attribuer au desir de tourmenter son cœur ou de piquer sa vanité, les tendres attentions que j'avois eues pour Madame de Rindsy; & je me flattai que la crainte de voir celle-ci l'emporter sur elle, la détermineroit en ma faveur beaucoup plus, & plutôt que tous les soins que je pourrois lui rendre. Bien sûr de l'avoir d'autant plus fâchée par ma conduite, qu'elle pouvoit moins la soupçonner d'artifice, j'allai la trouver dans sa loge; & quelque liberté qu'elle affectât en me voyant, je remarquai avec un plaisir extrême qu'au moins j'avois blessé son amour-propre. Un air froid & contraint, & des réponses seches qui annonçoient prodigieusement d'humeur, m'apprit à quel point je lui avois déplu. Malgré les désagrémens sans nombre qu'elle me faisoit essuyer, je lui présentai la main quand elle sortit

GRPHELIENS. 453
de sa loge. Une femme plus fine qu'elle l'auroit acceptée, & même auroit ce jour-là redoublé d'égards; mais l'humeur la dominoit trop pour qu'elle prît un sage parti; & sans paroître s'être aperçue du mouvement que j'avois fait, elle donna la main au comte d'Oxford, qui avoit autrefois eu sur elle des prétentions, & qui n'y avoit pas absolument renoncé, quoiqu'elles eussent été malheureuses, & qu'il parut alors la voir sans objet. Elle se flattoit, selon toute apparence, que je serois très-piqué de la préférence qu'elle lui donnoit sur moi; mais à mon air libre & content, elle ne dut pas avoir la consolation de croire que je l'eusse seulement remarquée. En descendant, elle demanda finement au comte si Madame de Rindsy n'étoit pas bien malade. Cette question, dont il ne pénétoit pas la malice, le surprit, & il lui demanda à son tour, si elle ne l'avoit pas vue à la comédie? C'est parce que je l'y ai vue, répondit-elle, que je suis très-inquiete de son état. Elle étoit si affreusement négligée, & cela lui sied si mal, qu'il faut, pour se montrer dans un si grand désordre, qu'elle soit à l'extrémité.
Mylord Oxford, qui n'ignoroit pas

comment j'étois avec Madame de Rindsey, & qui craignoit que, ne fût - ce seulement que par vanité, je ne fusse blessé des railleries de Madame de Pembroock, prit la liberté de lui ferrer la main pour lui faire entendre qu'elle parloit indiscrettement, & qu'il y avoit là quelqu'un qui prenoit le plus tendre intérêt à la femme qui étoit l'objet de ses plaisanteries. Cela ne se peut pas, lui dit-elle, en le regardant fixement, vous avez beau dire, je ne le croirai jamais. Le comte l'assura par un coup-d'œil également fin & discret, que rien n'étoit pourtant plus vrai; & sur cette confirmation, elle me regarda d'un air de pitié, & en même tems d'une façon si plaisante, que ce ne fut pas sans peine que je m'empêchai d'en rire. Elle m'avoit cependant vu rendre trop peu de soins à Madame de Reindsey, & elle supposoit que cette fantaisie étoit trop nouvelle, pour qu'elle me crût aussi bien avec elle que j'y étois effectivement. Comme j'avois besoin qu'elle pensât que ce n'étoit qu'un caprice dont elle triompheroit dans l'instant qu'elle le voudroit, je regardai à mon tour le comte d'Oxford d'un air à lui faire entendre que je ne trouvois pas bon qu'il sa-

crifât à Madame de Pembroock les secrets que je lui confiois; & quand elle nous eut quittés, je me plaignis si vivement de l'imprudence qu'il venoit de commettre, qu'en m'avouant ce qu'il venoit de faire, il me promit qu'il n'iroit pas plus loin. Je n'avois, dans le fond, qu'à le remercier de l'espece de confiance qu'il lui avoit faite: elle ne trouvoit pas à Madame de Rindsey si peu de quoi plaire qu'elle le disoit; & je m'apperçus aisément, à la douceur des regards qu'elle jetta sur moi, & au ton dont elle me parla quand nous nous quittâmes, qu'elle commençoit à redouter cette même rivale qu'elle ne paroïsoit que mépriser. Eh! le moyen qu'elle la craignît sans finir par s'arranger avec moi comme je le desirois? L'amour-propre est de toutes leurs passions celle que les femmes songent le moins à combattre, & de laquelle elles craignent le moins; & celle-là, cependant, est souvent pour elles bien plus dangereuse que l'amour.

De la comédie, je me rendis dans le parc, & j'y attendis Madame de Rindsey, qui devoit venir m'y trouver par la porte de sa maison qui y donnoit. Je la vis bientôt paroître. Elle étoit

456 LES HEUREUX
seule, & je n'avois avec moi aucun de mes gens. Nous allâmes gagner un carrosse de place qui m'attendoit dans l'allée du parc, que nous nommons le grand chemin. Cet air de mystere l'enchantoit. Elle imaginoit apparemment qu'elle seule pouvoit inspirer de si grands égards, & elle me remercia fort tendrement de tous ceux que je paroissais avoir pour sa réputation, & de la preuve que je lui donnois & de mon estime & de mon amour. Nous arrivâmes bientôt à ma petite maison : personne ne s'y trouva sur son passage. Le plus profond silence y regnoit : on eût dit qu'elle étoit inhabitée. Cette maison étoit, comme toutes celles de Londres, sans apparence, mais agréablement distribuée. J'y recevois une femme à qui la magnificence ne pouvoit pas imposer ; & à cet égard, il eût été difficile que j'eusse présenté à ses yeux quelque chose de nouveau. La multitude de bougies, la somptuosité des meubles ne l'étonnerent donc pas ; mais elle sentit l'élégance, l'arrangement & le goût qui y brilloient par tout ; & elle crut que l'amour seul & l'amour le plus tendre devoit m'avoir inspiré. Nous entrâmes enfin dans un cabinet où

ORPHELINS. 457
où tout respiroit à la fois le luxe, la mollesse, & tout ce que l'usage & le goût des plaisirs peuvent avoir imaginé d'agréable & de voluptueux. Elle en fut d'autant plus frappée, que toutes ces choses, si essentielles en France, & auxquelles vous attachez un si grand prix, sont ou peu connues ou fort méprisées en Angleterre. Ce n'est pas assurément que l'on puisse dire que nous ne connoissons pas la magnificence, ou que nous la craignons ; mais la nôtre a d'autres objets. J'étois d'ailleurs le premier Anglois qui eût une petite maison en règle, le seul qui eût l'avantage d'avoir reçu de vous son éducation & ses premières idées, & le seul peut-être qui pût profiter à un certain point de vos leçons & de vos exemples : car vous voudrez bien que je compte Buttington pour assez peu de chose. Il n'a que des souvenirs, & je sçais imaginer.

Madame de Rindsley qui, comme je vous ai dit, ne doutoit pas que je ne dusse à l'amour seul mon goût & mes lumieres, me rendit graces avec la plus grande vivacité de tout celui qu'elle se flattoit de m'inspirer, & je reçus ses remerciemens avec tant de transports,

Tome V. Part. IV.

V.

qu'elle en fut plus sûre encore de l'excès de ma tendresse. Je suis ardent, elle est sensible; avions-nous besoin de l'amour pour être heureux? A la place de ce sentiment que même elle me croyoit, j'avois cet usage de la galanterie que l'on ne prend que chez vous, l'art de dire des riens agréables & des choses flatteuses, & cette sorte de badinage vif, léger & continu, qui doit prouver bien de la passion à une femme qui n'en a point. Nous fûmes donc fort contents de notre conversation. Ce n'étoit pourtant pas que je parlasse à Madame de Rindsey le langage de l'amour; mais j'en avois l'équivalent. Les femmes en général sont flattées de pouvoir croire qu'on les aime avec fureur; mais leur cœur a quelquefois moins besoin de cette persuasion que leur vanité; & ce n'est pas toujours par l'excès & l'éloquence du sentiment qu'on la leur donne le plus.

Nous nous promîmes cependant une tendresse éternelle, & nous prîmes même pour l'avenir tous les arrangemens imaginables. Je ne sçais quelles étoient ses intentions; mais pour moi, je me promettois bien de réduire toutes ces choses-là à la valeur qu'elles ont ordinairement en France.

Enfin, on vint frapper à la porte du cabinet: c'étoit Tom qui m'avertissoit qu'on avoit servi. Nous nous rendîmes dans la salle à manger; aucun de mes gens n'y parut, nous étions servis par un tour. Cet excès de discrétion enchanroit Madame de Rindsey. Le souper fut fin & délicat. J'ai toujours les officiers François que vous me connoissez; & ils soutinrent en cette occasion la gloire de la nation, & justifèrent la réputation qu'ils ont dans Londres, j'eus enfin le plaisir de voir que tout lui plaisoit dans cette solitude; & ce qui me le prouva, fut le desir qu'elle eut que nous nous y retrouvassions le lendemain. Mais les dispositions dans lesquelles j'avois laissé Madame de Suffolck, me faisoient espérer que je ne pourrois pas disposer de moi aussi facilement que ma tendre comtesse l'imaginoit, & je prétextai un engagement. Elle me parut surprise & piquée de trouver des obstacles à un desir qui ne devoit que me plaire dans les termes où nous en étions ensemble, & m'en marqua même son étonnement avec assez d'aigreur & de dignité. Ses reproches ne m'émurent pas autant qu'elle le pensoit. Je ne voulois pas être gêné; & quand je n'aurois été en;

gagé qu'avec Buttington, des plaintes encore plus ameres n'auroient rien changé à mes arrangemens. Elle se plaignit de n'être pas aimée. Lorsque ces sortes de craintes sont bien vives dans une femme, & qu'elles sont aussi bien fondées que l'étoient celles de Madame de Rindsey, c'est en vain que l'on se flatte que les plus tendres sermens les banniront. Je n'en employai donc pas, & n'en parvins pas moins à la rassurer. Comme je ne voulois pas cependant qu'elle pût me croire quelque autre idée que la sienne, je lui dis tout ce qui pouvoit la tranquilliser sur cet article, & lui marquai même quelque crainte que les égards qu'elle se devoit, & la nécessité de tromper mylord Rindsey, ne lui permissent pas de venir dans cette petite maison avec autant de liberté & aussi souvent que nous le desirerions tous deux; mais elle me parut si sûre de la crédulité de son mari, que je ne pus me dispenser de croire qu'il falloit qu'elle l'eût éprouvée plus d'une fois pour en douter si peu. Un soupçon si cruel auroit désespéré un amant; mais l'espece du sentiment qu'elle m'inspiroit, n'admettoit pas la délicatesse, & ne me per-

mettoit point de me faire un supplice de l'usage qu'avant moi elle avoit pu faire de son cœur.

Je ne fus pas, au reste, aussi satisfait qu'elle croyoit que je devois l'être, de la facilité qu'il y avoit à tromper mylord Rindsey. Ces maris si confians commencent par plaire, & finissent toujours par embarrasser, en vous donnant une liberté qui devient incommode fort promptement. Nous nous séparâmes enfin; je la ramenai chez elle dans le même carrosse qui l'avoit amenée, & j'allai trouver Buttington qui m'attendoit, & le désespérer par le récit de mes amusemens.

Il étoit dans les grandes règles que je reçusse le lendemain matin une lettre de Madame de Rindsey, aussi ne manqua-t-elle pas à ce devoir. Dans cette lettre, elle se plaignoit de l'excès de sa foiblesse, regrettoit la perte de sa vertu, m'affuroit que j'étois le seul à qui elle eût fait un si grand sacrifice, s'excusoit sur la violence de son amour, de la promptitude de sa chute, & paroïsoit craindre vivement qu'elle ne me donnât d'elle une opinion qui la feroit mourir de douleur. J'étois si sûr que sa lettre ne contiendrait que cela, &

finiroit par des sermens de m'aimer toujours, que j'en avois écrit la réponse avant que de me coucher, & que je ne trouvai, en effet, à y ajouter qu'un refus très-poli, mais très-formel d'aller chez elle ce jour-là, ou de me rendre où nous nous étions vus la veille. Quoique Madame de Suffolck ne m'inspirât pas plus d'amour que Madame de Rindsey, je sentoits pour la première une sorte de goût & une espee d'estime qui m'auroient de préférence conduit chez elle; n'eussai-je pas encore eu à la dernière tant d'obligation, & m'eut-elle même attendu pour que je les lui eusse.

Je volai donc chez la duchesse aussitôt que je le pus, & je crus qu'elle ne me sçauroit pas mauvais gré de prévenir l'heure qu'elle m'avoit indiquée. Elle étoit seule comme la veille, & me reçut avec tant d'embarras, que quand je n'aurois pas encore été instruit de ses sentimens, cela seul auroit suffi pour me les faire pénétrer. Je vis plus encore. La façon dont je l'abordai étoit tendre, mais en même tems si respectueuse, qu'elle ne pouvoit pas lui donner de raisons de s'alarmer. Elle rougissoit pourtant: de quoi pouvoit-elle donc rougir, si ce n'étoit de ses

propres idées, & de la nécessité indispensable où elle se voyoit de me rendre heureux? Elle conservoit cependant, & sans aucune affectation, tant de décence, & ses regards qui m'annonçoient tout l'amour qu'il est possible de sentir, avoient d'ailleurs tant de dignité, que ce ne fut que par les discours les plus tendres & les plus mesurés en même tems, que j'osai la prier d'achever de me rendre heureux. Je ne sçais quel sentiment plus fort que tout ce que je pouvois y opposer, enchaînoit auprès d'elle cette insultante audace qui auroit toujours dû déplaire, & qui pourtant m'avoit toujours réussi. Quels que fussent mes desirs, je ne pouvois lui parler que de mon amour; & c'étoit d'un ton que je n'avois pas employé, & que même je n'aurois pas cru connoître. Bien loin de trouver dans la facilité avec laquelle je l'avois conquise; des raisons de l'estimer moins, je n'y voyois que la candeur d'une ame exempte de toute espee de coquetterie. Avec moins de vertu, moins d'amour & de la fausseté, elle m'eût sans doute résisté davantage; d'ailleurs, elle avoit des vues qui faisoient qu'elle pouvoit moins se reprocher sa défaite, & qui en l'en-